



# **JULIEN-MARIE ET THÉRÈSE LERAY**

parents de Mamie Anne

## **Julien-Marie DAVID (1878-1962)**

Julien Leray, deuxième d'une fratrie de sept enfants, grandit dans une famille où cinq de ses frères et sœurs choisissent la vie religieuse, parmi eux un Père Blanc en Afrique, un Trappiste à la Meilleraie et trois religieuses dominicaines de la Présentation de Tours. Après ses études, il travaille à la ferme familiale.

Après avoir effectué son service militaire de deux ans, Julien retourne à l'exploitation familiale. En 1905, il épouse Anne-Marie Cholet. Malheureusement, Anne-Marie décède en 1907 des suites d'une fièvre puerpérale, laissant Julien veuf avec leur fille, Marie, née en 1906. Après cinq ans de veuvage, Julien décide de se remarier.

En 1912, il se marie à Vay avec Thérèse Lévesque. Le couple s'installe dans le bourg de La Grigonnais, une section de la commune de Vay. De ce mariage naissent trois enfants : Thérèse (1912), Julien (1920) et Anna (1922).



Julien, déjà conseiller municipal de Vay, est nommé adjoint spécial pour La Grigonnais. En tant que délégué, il assume les tâches administratives, l'état civil et les responsabilités du maire sur le territoire de La Grigonnais, poste qu'il occupe bénévolement pendant 22 ans. Il démissionne en cours de mandat vers la fin de l'année 1943, pendant une période marquée par l'accueil des réfugiés parisiens et l'occupation allemande.

Julien effectue son service militaire de 1900 à 1902. Deux ans après son second mariage, éclate la Première Guerre mondiale. Bien que Julien ne soit pas un grand conteur, il partage des récits de guerre avec sa famille, y compris ses expériences dangereuses avec des tirailleurs sénégalais. Malgré sa sévérité perçue, Julien est toujours disponible pour rendre service, alliant fermeté et exemplarité.

Julien est connu pour son intégrité. Un jour, un homme pointilleux demande à Julien de témoigner en tant que maire-adjoint d'une insulte proférée par un certain Victor. À la surprise générale, Julien refuse de témoigner, prédisant que Victor nierait ses propos ou les répéterait devant le tribunal. Cette affaire ne sera jamais portée en justice.

Près de l'église de La Grigonnais, un puits existait autrefois. Un habitant demande à Julien l'autorisation de relier un tuyau de pompe à l'évier du puits, ce qu'il accepte. Cependant, un voisin porte plainte. Le juge de paix trouve l'idée intéressante et rejette la plainte, demandant au plaignant de supporter les frais de procédure. Le plaignant fait appel au maire, qui, sans autorisation écrite, demande à Julien de l'accompagner pour trouver un accord. Julien refuse, affirmant que ni lui ni le juge n'ont trouvé d'inconvénients à l'installation de la pompe. Peu de temps après, d'autres tuyaux sont installés pour pomper l'eau du puits.

Julien apprécie les chevaux pleins de vie, énergétiques et élégants. Il choisit une jument qui, malgré son élégance et son efficacité, a un comportement singulier. Lors d'un mariage, cette jument cause des problèmes en se rebellant sur un détour, aspergeant les mariés et cassant un brancard. Julien, par sa rapidité et son sang-froid, parvient à contrôler la situation.

Anticipant sa retraite, Julien et Thérèse partagent leurs biens pour subvenir aux besoins de leurs enfants déjà établis et aider les autres à se lancer. Ils passent des 50.350 m<sup>2</sup> de Plessé aux 250 m<sup>2</sup> du Pont-du-Cens, marquant ainsi la fin d'une époque et le début d'une nouvelle phase de leur vie.

## Santé

Une hernie, qui aurait probablement nécessité une opération de nos jours, le contraint à porter un bandage. Plus tard, l'installation d'une poche de secours s'avère être un handicap pour le reste de sa vie. Malgré cela, il supporte la gêne sans se plaindre. Son épouse, victime d'une hémiplegie et d'une perte de la parole, s'est, par la suite, fracturé son col du fémur : évidemment, cela n'a pas arrangé leur situation.



## Thérèse LEVESQUE (1884-1974)

Thérèse Lévesque naît à Vay, au lieu-dit La Carduchère, fief de la famille Lévesque. Dans cette communauté rurale, l'éducation s'arrête souvent au certificat d'études pour se consacrer au travail à la ferme. Une entraide importante existe entre les familles Lévesque et Roué, qui représentent la majorité du village, jeune et animé.

À 28 ans, Thérèse épouse Julien Leray, veuf d'un premier mariage avec une fille de six ans. Encouragée par sa mère à se remarier, Julien avait remarqué Thérèse parmi les filles de la famille. L'aînée, ayant choisi de rester indépendante, laisse le champ libre à Thérèse. Consciente de la responsabilité que représente l'adoption de la fille de Julien, Thérèse choisit de l'aimer et de l'adopter comme sa propre fille, un geste bien reçu par la famille.



La maison Leray est marquée par une forte tradition religieuse. Julien, ancien organiste et chantre à la paroisse, assiste à la messe tous les matins avec sa famille. Il transmet cette tradition à ses filles Marie, Thérèse et Anne, qui reprennent le flambeau.

Dans le couple, Julien, adjoint spécial du maire, est souvent sollicité pour des tâches administratives, laissant Thérèse assumer sa part de solidarité et de discrétion. Avec son tricycle, Thérèse parcourt les routes de la Bourdinière et de la Bretonnière pour apporter son aide lors des naissances, faisant de la maison Leray un point de rassemblement familial.

Thérèse, en apparence effacée, fait preuve de volonté et de ténacité. En 1959, malgré un handicap, elle montre une incroyable force de caractère pour progresser. Après le décès de son mari en 1962, elle continue à vivre à la Bretonnière. Une chute en 1968, entraînant une fracture du col du fémur, complique sa santé. Thérèse décède en juillet 1974 lors d'un séjour à l'hôpital de Nozay.

Marie Guitton, née Leray, habite à La Guillaudais, à 3,5 km de l'école. Sa fille, ayant une santé fragile, déjeune avec les pensionnaires de l'école, proposition que Thérèse accepte. Cette décision crée un précédent pour Thérèse, qui décide également de faire déjeuner sa propre fille à la même pension pour éviter toute différence. En grandissant, Marie commence à s'occuper de ses frères et sœurs. Des personnes bien intentionnées la rassurent, lui disant qu'elle n'aura pas à jouer le rôle de bonne d'enfants grâce à ses moyens. Cependant, sa confiance en sa mère adoptive est totale, et leur relation de confiance ne faiblit jamais. Marie affirme toujours qu'elle n'aurait pas pu rêver meilleure mère.

Les biens de Marie et de son mari auraient pu leur assurer un confort, mais leur nature généreuse et le nombre d'enfants dans la famille Sansoucy engendrent des soucis multiples. Thérèse, même dans sa vieillesse, montre une coordination et une mémoire impressionnantes, comme lorsqu'elle retrouve son corset oublié en indiquant sa cachette avec sa canne.

Lors d'un séjour au Pont du Cens, Grand-mère Thérèse doit partager la chambre des filles, ce qui crée une situation initialement délicate. Les filles, après une réaction de surprise, montrent une gentillesse doublée envers leur grand-mère. Cet épisode reste gravé dans leur mémoire.

Inspirées par cet épisode, les deux filles de Thérèse rejoignent plus tard les Petits Frères des Pauvres pour offrir leur temps aux personnes seules et oubliées. Elles se souviennent souvent de leur grand-mère et de cet épisode, illustrant que "à quelque chose malheur est bon".

**Julien-Marie et Thérèse ont trois enfants :**

**Thérèse (1913-2007)**

**Julien (1920-2008)**

**Anna (1922-1990)**





**1er mariage de Julien-Marie  
avec Anne-Marie Choblet, 1905**



**2e mariage de Julien-Marie  
avec Thérèse Léveque**



**Julien, Thérèse et leurs deux filles,  
Thérèse et Anna (Mamie Anne)**





**Théophile et Julien**



**Thérèse, ? et Julien**

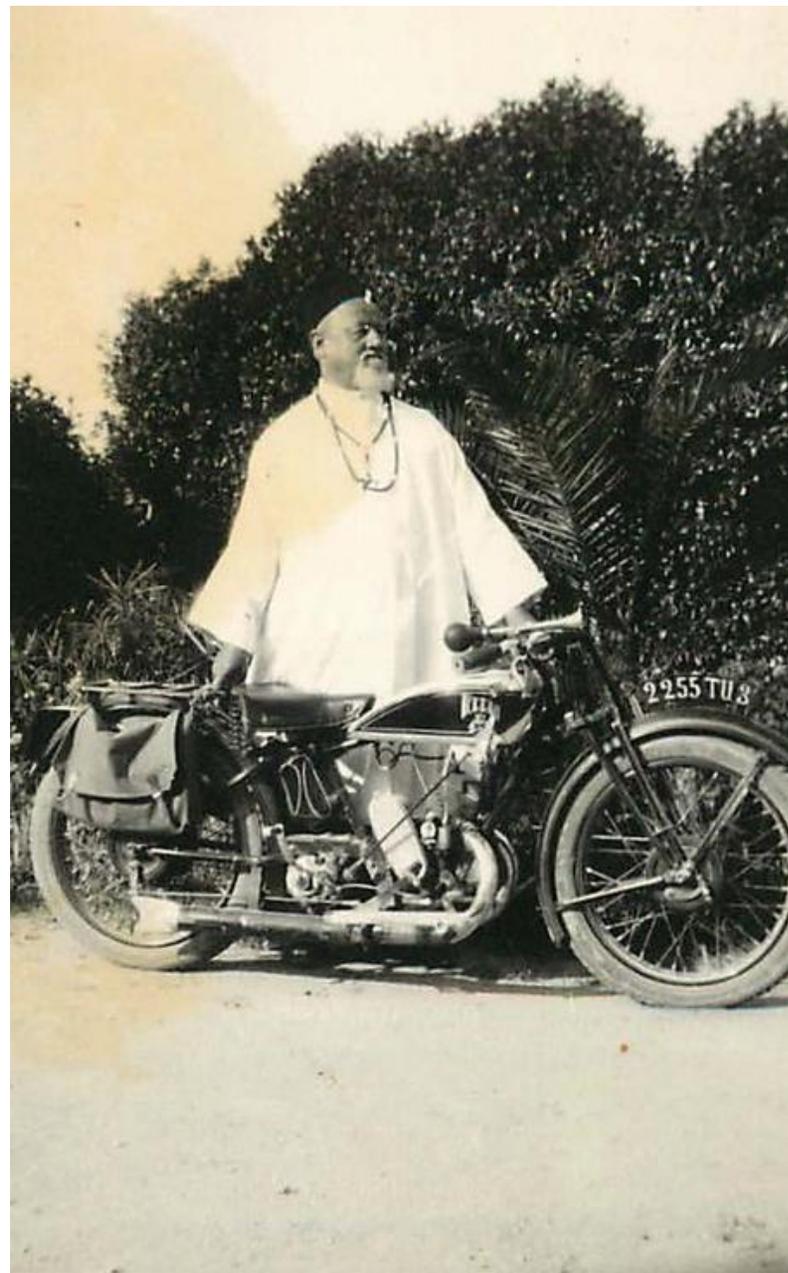


**Martin**  
**(Père Martin Leray)**

**Julien et Anne-Marie**  
**(grands-parents de Mamie Anne)**

**Jean**

**Jeanne**  
**(Soeur Marie-Julie)**



**Martin Leray, père blanc  
(oncle de Mamie Anne)**

## **Martin Leray, père blanc (oncle de Mamie Anne)**

Le futur missionnaire est né le 5 octobre 1877 à Vay (Loire-Inférieure), La Grigonnais n'était pas une commune. Avant la 5ème république, la Loire-Atlantique s'appelait la Loire Inférieure. L'église de la paroisse existait déjà, construite en trois ans avec une contribution significative des habitants. Martin y a été baptisé l'année où le clocher a été achevé et l'horloge installée, mais il n'y avait pas de mairie annexe ni d'état civil. Sous l'impulsion de René Orion, juge de paix, la mairie a été construite en 1897, après les écoles publiques établies en 1885. Une école privée pour les filles a été construite en 1886. C'est dans ce village en évolution que Martin a passé ses premières années aux côtés de Jean Thomas, deux ans plus jeune, qui deviendra également un père blanc.

Martin semblait avoir un tempérament de leader, et Jean l'admirait énormément. Un jour, un différend s'est créé entre eux, et Martin a contraint Jean à s'asseoir sur un paquet de litière composé de fougères et d'ajoncs pointus, ce qui a nécessité l'intervention de sa mère pour retirer les épines. Cet incident n'a pas causé de conflit entre les mères Thomas et Leray, habituées à travailler ensemble. Si ces énergies et initiatives étaient bien dirigées, il y aurait de nombreuses raisons d'espérer, et cela s'est vérifié.

Martin a intégré le séminaire des Couêts, puis a commencé des études en philosophie, mais a quitté sans explication un jour de cafard. De retour chez lui, son père lui a simplement proposé de travailler sur place s'il ne souhaitait plus continuer ses études. Il l'a emmené couper des ajoncs ce jour-là, mais cette tâche n'a pas attiré le philosophe en quête de sens. Après une retraite à l'abbaye de la Melleraye sur les conseils de sa mère, Martin a décidé de s'engager, non pas chez les Zouaves mais chez les Pères Blancs, attiré par l'Afrique.

Il a ensuite suivi sa formation au séminaire des Pères Blancs de Binson, puis à Carthage pour le service militaire, et a continué son chemin vers l'ordination en tant que prêtre. Après un bref retour au pays pour dire au revoir et célébrer une messe solennelle, il est parti pour le Soudan et la Haute Volta. Embarqué à Marseille le 24 juillet avec le Père Sauvant, il est arrivé à Ségou le 1er septembre, puis à Ouagadougou le 22 avec les autres missionnaires destinés au Mossi, où se trouvait Mgr Bazin. Le Père Leray a passé un an à Koupéla, puis est retourné à Ouagadougou pour un stage de cinq ans (1905-1910) avant d'être renvoyé à Koupéla. Lors de la guerre de 1914, le Père Leray a dû se rendre à Ouagadougou, mais il est retourné à Koupéla où il est resté jusqu'en décembre.

Pour être efficace, il se déplaçait en moto, ce qui devait être assez acrobatique, surtout pendant la saison des pluies. En Haute Volta, surtout à cette époque, il y avait plus de pistes que de routes. Dans la plupart de sa famille, on retrouve une photo du père Martin et de sa moto. À noter qu'au 7 juillet 1921, la nouvelle de la division du Vicariat du Soudan et de la promotion du supérieur d'Ouagadougou, Mgr Thévenoud, à l'épiscopat est arrivée. En fin décembre, le P. Leray a quitté le Mossi pour se rendre à la Maison Mère, où il est arrivé le 10 février 1922. Il devait participer aux exercices qui se sont déroulés du 28 février au 31 mars, en présence de Mgr Thévenoud. Le P. Leray était un collaborateur de cet évêque. Le 29 avril, il est reparti pour revoir son pays natal, la France, où sa famille l'a accueilli pendant 3 mois. Le 26 juillet, il est retourné en Haute Volta, à Ouaga et Koupela, son premier poste en 1904, où il est resté jusqu'à son second retour en France en 1930. Il a dû passer un séjour à Vichy car sa santé laissait à désirer après 26 ans de mission dans ce climat africain où les équipements étaient plutôt rudimentaires, ce qui l'a usé prématurément. De retour, il s'est rendu à Bou-kriiss près de Carthage, en Tunisie, sous un climat intermédiaire. Il était aumônier des Sœurs de la Marsa, qui ont reconnu que le père se fatiguait sans se plaindre malgré le chemin long et en mauvais état. Lorsqu'il souffrait moins, il était joyeux et sa voix claire et forte révélait sa présence. Il a pleinement et pieusement accompli son ministère depuis son arrivée à Bou-Kriiss. Une crise de vomissements en janvier a précédé son décès. Transporté à la clinique St. Augustin le 19, il a été ramené mourant à Carthage et est décédé le 6 février 1940. Les funérailles ont eu lieu dans la cathédrale de Carthage, la messe a été célébrée par le père Pierre Thomas, originaire de la même paroisse. L'Archevêque a tenu à donner l'absolution et c'est un autre Nantais, le père Alexandre Guérin, accompagné des scolastiques, qui a conduit le défunt au cimetière.

### **Voyage à Vélo dans les Pyrénées**

Les amis Martin et Jean, initialement prévus pour être servants de messe, semblaient avoir des dispositions pour servir l'église. Un vicaire les emmena à Lourdes pour un pèlerinage, mais leur désir de découvrir les Pyrénées l'emporta sur la discipline du pèlerinage. Profitant de leur liberté, les deux élèves louèrent des vélos pour explorer la montagne.

Au dîner, les garçons ne rentrèrent pas à temps, et aucun membre du groupe ne les croisa. L'appétit de l'abbé en fut affecté. Les garçons avaient dévalé une autre vallée sans se rendre compte que remonter un col est plus difficile que de descendre. Ils avaient surestimé leurs capacités, et les vélos ne furent rendus que le lendemain. Ils ne furent pas privés de repas et eurent besoin de reprendre des forces.

L'histoire ne mentionne pas si le reste du pèlerinage s'est bien déroulé, mais après une telle expérience, on peut espérer que oui !